

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 31

Artikel: Les vigneronns du Châtelard
Autor: Olivier, Juste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

« Nous autres de Gryon ! »

Nous autres de Gryon ! Quel est, je vous le demande, le bon Vaudois qui, en ce jour du moins, ne sera pas de Gryon ?

C'est aujourd'hui la fête de Juste Olivier, le premier et le plus Vaudois de nos poètes. C'est aujourd'hui la fête des *Deux voix*, car le bronze de M. Lugeon, que l'on va inaugurer, rappelle, avec ceux de Juste, les traits de sa fidèle compagne et collaboratrice, Caroline Olivier, née Ruchet.

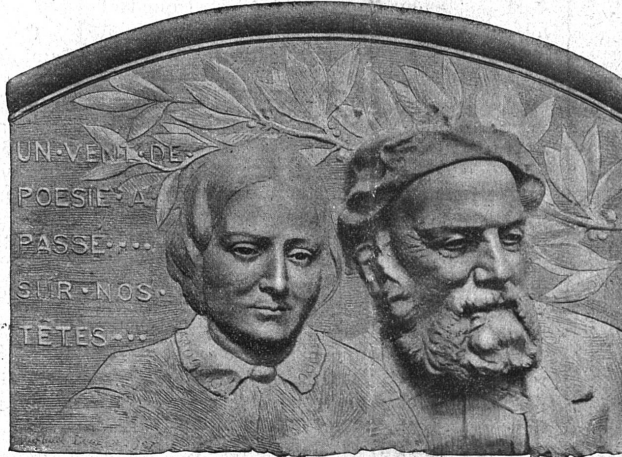
A l'occasion des réjouissances de cette belle journée, auxquelles le *Conteur* s'associe avec une joie toute particulière, on le comprendra, nous avons cru bon de rappeler, un peu plus loin, un charmant incident de la vie du poète, raconté par lui avec humour, et quelques vers empreints de cette malicieuse bonhomie qui donne un charme exquis à plusieurs de ses écrits.

Mais, tout d'abord, empruntons également la plume habile d'un de nos écrivains les plus aimés, du biographe d'Olivier, — nous avons nommé Eugène Rambert, — pour décrire brièvement le théâtre des fêtes d'aujourd'hui et de demain. Ces lignes sont empruntées à l'ouvrage intitulé : *Bex et ses environs* (Georges Bridel, Lausanne, éditeur.)

Gryon.

On peut citer des vues plus grandioses que celle dont on jouit de Gryon, peu de plus riches en formes variées et en romantiques accidents. On est près de la montagne sans en être écrasé; les cimes sont d'autant plus hautes qu'on les voit s'élever de plus bas, et à l'attrait des perspectives ascendantes s'ajoute celui, non moins puissant, des vues de profondeur. Les bruits du monde, torrents, cascades, voix du vent dans le feuillage, arrivent de tous les côtés à la fois, et la poitrine respire à pleins poumons un air léger, qui circule librement.

Gryon a son poète, un vrai poète, qui en a fait sa patrie d'adoption. Si de l'église on descend la rue du village, l'ancienne rue, on ne tardera pas à arriver en face d'un chalet facile à reconnaître, attendu que c'est le dernier de tous, à main droite. Il n'a rien de très frappant; mais c'est un vrai chalet, en bois, bien proportionné, orné avec goût, et entouré de jolis jardins montagnards. C'est là que M. Juste Olivier passe régulièrement une partie de l'été, en face de ces Alpes, dont il a si bien senti et rendu la poésie, soit dans son livre du *Canton de Vaud*, soit dans ses trois principaux recueils de poésies, les *Deux voix*, les *Chansons lointaines* et les *Chansons du soir*, soit enfin dans une de ses *Comédies de société* et dans plusieurs romans. Tous les Vaudois, amis de leur poésie nationale, voudront voir ce simple chalet; heureux ceux qui pourront y pénétrer et voir le poète lui-même, en en passant, mais longuement et dans l'intimité. Ils y feront l'expérience



Reproduction de la plaque de bronze, œuvre de M. R Lugeon, sculpteur, qui est encadrée dans le bloc érigé à Gryon à la mémoire de Juste et de Caroline Olivier, les « DEUX VOIX ».

Cliché communiqué par la Patrie Suisse.

de ce qu'est la poésie véritable, et de la différence qu'il y a entre celle qui remplit tant de livres et celle qui sort vivante de l'âme. avec sa mélodie chantante, comme dans le temps des anciens troubadours. M. Olivier n'est plus un jeune homme et sa vie a été agitée par bien des traverses; mais son imagination est aussi jeune que jamais, et il sait mieux que jamais faire revivre les antiques refrains nationaux. Peut-être l'un des charmes de sa poésie est-il dans la grâce d'un vers léger, voltigeant comme un sourire aux lèvres d'un homme dont le front commence à grisonner et qui a vu le fond de la vie. S'il est quelque illusion dont l'expérience ne l'ait point guéri, c'est à coup sûr celle de la patrie, dont nous ne guérirons pas plus que lui; on ne sortira pas de son chalet sans fredonner involontairement les beaux vers qu'elle lui inspira jadis :

Il est, amis, une terre sacrée
Où tous ses fils veulent au moins mourir.
Du haut des monts dont elle est entourée
Lequel de nous la vit sans s'attendrir ?
Cimes qu'argente une neige durcie,
Rocs dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie, Helvétie
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours !

Taveyannaz.

L'alpe de Taveyannaz (1683 mètres) appartient aux bourgeois de Gryon. Ils ont aussi une part d'Anzeindaz, un quart, si je ne me trompe; mais Taveyannaz leur appartient tout entier, et et ils en sont fiers comme du joyau de leur commune, plus fiers encore que du bassin de leur fontaine, en marbre de Saint-Triphon.

Gryon ne serait pas Gryon sans son alpe de Taveyannaz.

Taveyannaz est la plus gaie des montagnes vaudoises. Un pic des Diablerets, celui de Châtillon, rappelle seul le voisinage de ces redoutables géants. D'ailleurs, la vue est libre et

n'offre guère que des tableaux gracieux : Chamossaire et ses pelouses, les vertes montagnes d'Ollon, la vallée du Rhône, et plus loin les sommités de la Savoie, dont la distance efface les aspérités.

Les amateurs de scènes champêtres feront bien de se rendre à Taveyannaz le jour de la mi-été, c'est-à-dire le second dimanche d'août. Ils y trouveront toute la population du village fort animée et en pleine fête. On arrive le samedi soir; un premier bal, dans une étable préparée ad hoc, se prolonge fort avant dans la nuit; on se couche comme on peut, sur le foin. Le lendemain, on passe la matinée à jaser ou à se promener; puis on dîne sur l'herbette. Les provisions ne manquent pas; chaque fille a apporté un panier plein, et les garçons ont pris soin que le vin ne fût pas oublié; bientôt le bal recommence et ne s'interrompt qu'à la nuit, pour recommencer encore dans le même chalet que la veille, car il y a d'opiniâtres danseurs et d'intrépides danseuses qui ont fait serment de s'en donner à cœur joie et de ne pas rentrer avant le lundi. Il y a deux ans, M. Juste Olivier y assistait, et, monté sur une tribune improvisée, chantait devant la foule, réunie en cercle autour de lui, une de ses plus gracieuses chansons, écrite pour la circonstance.

Les filles, les garçons
A danser se hasardent,
En dansant se regardent...
On connaît ces façons
Des filles, des garçons.

Il y a deux petites heures de Gryon à Taveyannaz. La première est assez pénible; on monte par la croupe, souvent boueuse, qui relie aux Diablerets le mont de Jorogne. Le meilleur chemin est celui qui monte le plus. Il faut éviter les embranchements à gauche. Quand on a gagné le point culminant de cette première et assez longue montée, on ne tarde pas à découvrir les chalets de Taveyannaz; le reste est une promenade.

EUGÈNE RAMBERT.

Les vigneronnes du Châtellard.

La population de Gryon inaugure aujourd'hui le monument orné des médaillons de Juste et de Caroline Olivier. Il nous semble tout indiqué de reproduire à cette occasion deux morceaux de Juste Olivier qui montrent combien tendrement étaient unis les auteurs des *Deux Voix*. Le premier est le récit d'une visite faite par le poète pendant un séjour à Aigle, en octobre 1841, à la famille Marquis, dans sa résidence du Châtellard sur Clarens. Olivier écrit à sa femme :

Je partis samedi matin par la *Dame du Lac*¹, qui me conduisit jusqu'à Villeneuve. De là, par les sentiers; il me semble que jamais je ne les avais trouvés aussi beaux. Je fis une longue visite au vieux doyen² et trouvai les Marquis à

¹ Nom d'une diligence.

² Le doyen Bridel.

dîner. Je croyais leurs vendanges finies, tandis qu'elles commençaient à peine; j'étais bien un peu confus de mon inopportune arrivée, mais ils me reçurent si bien et ils me l'ont si bien dit de tant de manières que je crois véritablement que je leur ai fait grand plaisir. Nous passâmes le reste de la journée à jaser de l'un à l'autre...

Le lendemain, nous commençâmes la journée par le sermon de M. Vinet. Il prêchait à Montreux et devait venir dîner au Châtelard. M. Marquis avait bien voulu me faire la cheville ouvrière de l'invitation, en sorte que si cela n'avait pas été fort heureux, je dirais que j'étais pris. Ce sermon de M. Vinet, très long, mais très beau, jamais ennuyeux, très développé, très simple et très riche, est certainement son chef-d'œuvre. C'est magnifique. Il a pour sujet « la vie cachée en Dieu ». Nous n'étions pas beaucoup d'auditeurs, mais, étrangers et campagnards de l'endroit, à ce qu'il paraît, gens de choix. Il a fait grande sensation. Le dîner et l'après-midi se passèrent fort bien. M. Vinet fut très bon et très gai; j'ai eu un grand plaisir à causer à mon aise avec lui. Ce matin, qu'ai-je fait? Des visites...

En passant et repassant devant certaine vigne où j'avais avisé des vendangeuses auxquelles M. Marquis avait adressé quelques mots devant moi, je les ai saluées; elles m'ont offert du raisin sur le mur; je suis revenu; elles m'ont engagé à venir en prendre moi-même, et me voilà de l'autre côté du mur, dans les ceps. Nous causions, moi le plus innocemment du monde, parlant des vendanges, de la beauté du pays, combien je l'aimais. « Aussi monsieur l'a si bien dépeint », m'entends-je dire tout d'un coup, avec une voix si fine et si douce que, ma foi! je ne pus m'empêcher de savourer assez bien ce que cette voix disait. En bonne foi, j'avais la plus complète illusion sur mon incognito, et je suis sûr que Marquis ne les avait pas revues. Elles me firent encore, et avec détail, sur le *Canton de Vaud*, sur les *Deux Voix*, sur toi, plusieurs compliments les mieux tournés du monde, d'une manière si imprévue, si simple, si cordiale et si charmante que je serais un ingrat, comme je le leur ai dit, si je n'étais pas content d'avoir fait un livre qui a remporté un pareil prix.

Mais conçoit-on quelque chose de pareil? Des paysannes, puisqu'on les appelle ainsi, qui vendangent, qui foulent le raisin, qui chargent la brante, je l'ai vu, qui fossoient au printemps, tout le monde me l'assure et d'ailleurs elles me l'ont dit, et qui lisent, qui lisent si bien, qui se rappellent si à propos, qui vous disent des choses si aimables qu'on est tenté de les trouver justes. Et avec cela belles, dignes, Durand dit « sévères »... L'une d'elles te ressemble un peu, et je le lui ai dit: ce fut là toute ma galanterie.

Il est vrai qu'elle voyait bien ce que cela voulait dire, et elle le savait très bien aussi, qu'elle était la plus jolie.

JUSTE OLIVIER.

*

A Madame ma femme.

Si vous étiez, Madame, et moins belle et moins fière;
Si vous aviez des yeux moins noirs, moins pénétrants,
Un front moins couronné de tranquille lumière,
Un moins simple maintien, des airs plus conquérants;

Si vous aviez reçu, de moins pure matière,
Cette beauté moins haute, aux secrets bien plus [grands,

Où l'art vient au secours de nature ouvrière
Et, comme les habits, fait les corps différents;

Si votre esprit de feu ne pouvait tout prétendre;
Si votre cœur était moins profond et moins tendre;
Si le bonheur qu'il donne était moins vif, moins doux,

Vous ne me verriez pas noir, maussade, jaloux,
Dur, méchant même; enfin, dût-on me mener [pendre,
Incapable d'aimer aucune autre que vous.

JUSTE OLIVIER.

Les deux bébés. — C'est un grand avantage d'avoir deux bébés disait à une de ses connaissances ce bobet de Magnut.

— Ah! oui, et pourquoi?

— Parce que, pendant que l'un des deux crie, on n'entend pas l'autre.

La lune de miel du régent. — « Si je t'adore toujours! disait le jeune régent à sa femme, deux mois après son mariage: tiens, ce matin, pour punir le fils du syndic de son inattention, je lui ai fait écrire cent fois ton nom! »

On crâno sordâ.

N'è pas adî tot pllièzi d'it're sordâ: lâi a dâi iâdzo, dâi croûto momeint, principala-meint quand plliu à la vèsa et que faut tot parâi s'è remouâ de pllièce. Dâi momeint que lâi a, on amerâi mî it're dè codte sa boun'amie âobin djuvî à la bourre âo à la bîte âo cabaret. Mâ quand lè précaut, lè colonau, lo caporat, lo gènérat l'ant de: « En avant! arche! », lâi a pas à repîâ: faut via et rîdo, sein quie... gâ la gabiôula! S'è à rein de ronâ.

Lè sordâ de noutron payî ronnan pas pî trâo, mâ quand pouant avâi dau bon teimps ne tirant pas âo renard; ne sant pas quemet lè Tutche et lè Prussiane que l'atliutant âo pecolon tot cein que diant lè gros, crâio que trouperant su dâi vouivre se on lo lau desâi et que travèserant l'infèi à pî dètsau. Po dâi sordâ que savant obèi, l'èin è. A cein que m'a de ion dâi cousin remouâ de ma balla-chèra, que l'a z'on z'u ètâ per lè, sant quasu ti quemet on certain Gottelièbe Gri... Gri... diabe lo pas que mè rappelo de clli nom, d'ailleu clliau nom allemand l'ant onna pòusa de grantiau et fotant la sâi rein que de lè z'odre.

Dan clli Gottelièbe l'ètâi sordâ dein onna compagni tutche iò ein avâi assebin dâi z'autro. L'ètâi on dzouvenou corps de veingtoun'an que n'avâi pas pî on pâi fou pè la frimousse. Res-seimblîâve quasu à onna damuzalla, hormi que l'avâi lo nâ on bocon partadzî: l'ètâi z'u tsesî dein son dzouvenou teimps et s'ètâi feindu lo bet, que n'avâi jamè pu sè rapèdzi à tsavon. On lo recognessâi du tot llièin à clliau dou nâ. Ci z'ique savâi cein que l'è que d'obèi à on'officier; on lâi arâi coumandâ de terî lo diâbllo que vo djuro que l'arâi fè.

Dan, vaitcè qu'on dzo — lâi a grand teimps de cein: dusse it're l'annâie que mon cousin Frède l'a coumenii! Ora comptade! — lo capitaino ie fâ dinse à Gottelièbe: « Gottelièbe, ton-dreverte, creibe tutche... » ne sè pas quemet, ne pu pas vo dere, cà ie dèvesâve ein allemand; cein voliâve dere: « Gottelièbe, te va parti ein corvée avouè mè; hardi; va devant mè et dèpatse-tè d'allâ tant qu'à que tè diesso: Halte! — En avant!... arche! » Vaitcè mon Gottelièbe que va devant et coumeince à martsî, lè dou grand dâ su la caudoura dâi tsausses, la tita on bocon ein-an, lo veintro reitrent, lo tiu ein derâi, et pu hardi: gauche, droite, gauche, droite, sein sè reverî, po cein que l'è dèfeindu... lo capitaino derrâ.

Cinq minute aprî, vaitcè on colonau qu'appele lo capitaino que martsîve adî derrâ po lâi dèmandâ oquie et sè mettânt à dèvesâ lè dou, ma fâi rîdo grantenet; tant que, quand lo capitaino l'a voliu guegnî jô l'ètâi Gottelièbe, stisse fasâi adî gauche, droite, qu'on lo vayâ quasu pe rein tant que l'avâi ètâ rîdo. L'atteinâdi adî qu'on lâi diesso: halte! et ma fâi lo quemandant l'a z'u biau bramâ po l'arretâ, lo sordat ne pouâve pe rein l'odre cà l'ètâi dza trâo llièin et tracive adî sein jamè sè reverî.

Ma fâi, à la nè, Gottelièbe ètâi pas revegnâi, et nion ne put lo revèr peindeint tot lo teimps de l'écoula. Lè z'officier sè crayant que l'ètâi mor, âo bin que lâi ètâi arrevâ oquie et onn'annâe aprî on lâi repeinsâve pe rein.

Ma ne vaitce-te pas queinze ans aprî, lo mîmo capitaino, que l'ètâi adan gènérat, ie vâi veni su la tserrâire, de l'autro côté que cllique iò Gottelièbe ètâi parti, on sordat que seimblîâve rîdo mafi. L'avâi dâi z'baillon tot dèvoudrà, dâi solâ que n'avant pe rein que lè clliau, on tyèpi que lâi restâve justo le bet de la béqua, onna barba granta de trâi pî, on nâ on bocon partadzî âo fin bet. Lo gènérat guegnîve clli sordâ, lâi seimblîâve bin que l'avâi dza z'on z'u vu, ma savâi pas iò; tot parâi quand ie vâi son nâ feindu, lâi vint onn'idée que l'ètâi Gottelièbe que martsîve adî po cein que nion ne lâi avâi de: halte. Adan ie va vers li et lâi fâ bin fè: « Halte! »

L'ètâi lo momeint de l'arretâ: lo pouro Gottelièbe avâi fè lo tor dau mondo.

Et lè Suisse, sarant-te fotu d'ein fère atant?
MARC A LOUIS.

Une eau de première qualité. — Marc à son ami Fritz, qui revient de l'ascension du Grand Muveran:

— Et tu as trouvé de bonne eau dans ces rochers?

— Si elle était bonne! C'est à dire que les bouteilles de Villeneuve que nous y avons trempées n'ont jamais eu autant de succès!

Changement d'enseigne. — « Dites-moi, fait un voyageur à l'aubergiste du village, votre maison ne s'appelait-elle pas, l'année passée encore, *A la Bonne étoile* ?

— Oui.

— Pourquoi la baptisez-vous donc aujourd'hui: *A la Croix* ?

— C'est que je me suis marié.

A un pékin.

(QUI SE LAMENTAIT SUR MES ORIGINES)

Je suis Vaudois et j'en suis fier!...
Tè rodzé pi, c'est bien quèqu'chose,
Quoique vous racontiez hier
Que c'est le Flon qui nous arrose!...

En fait de fleuves enchanteurs,
N'avons-nous pas la Chamberonne
Et le Talent où nos auteurs
Vont puiser l'esprit qui fleuronne.

Et comme gouille, là, tout près,
Dans les blés, les seigles, les orges,
Ce bon joujou de lac de Bret
Pour rafraîchir les gens de Morges!...

Et des montagnes, nom de sort!
Regardez-vo qu'elle épéclée!...
La campagne, du sud au nord,
En est partout enchâtelée!...

Depuis le Chalet-à-Gobet
Jusqu'à nos grands Rochers de Naye,
Allez voir, bougre de bobet,
Si ça vaut pas de la monnaie!...

Quand même on manque un peu d'acoué
Dans notre pays de Cognacne,
Qu'ils y viennent, ces freluquets
Qui vont en train sur nos montagnes!...

On pourra bien leur faire voir,
Tout fins botoillons que nous sommes,
Que quand il s'agit du devoir,
On n'en reste pas moins des hommes!...

Qu'ils montent trouver Cherpillod
Ou nos lulus de La Vallée;
Pour recevoir sur le culot
Une terrible éméluée!...

On a beau dire qu'on est mou
Pour être nés sur la molasse,
Ça n'est pas vrai, d'abord, puis... pouh!...
Ce n'est pas ça qui nous tracasse!...

Ces gens qui savent tout blaguer,
Nous combleraient de politesse,
Quand ils auraient pour se droguer
Du Fonjallaz ou du Contesse!

Et sans aller chercher si loin
Les crûs à flambante étiquette,
Si le Vaudois est riche en foin,
Il ne vend pas de la piquette!...